LES DAMES DE FRANCE EN 1968

à CHAMBERY

« Les Dames de France » étaient à l'époque le plus grand magasin de la ville réputé par ces magnifiques vitrines animées surtout au moment de Noël.

Dames de France années 1950 avant le retour de la Sasson

J'ai connu l'effectif tout confondu vers les années 70 à plus de 200 personnes; seulement une quinzaine d'hommes, on était vraiment minoritaire.
D'abord il faut préciser que la tradition syndicale chez les employés du commerce n'était pas "innée".

Le personnel essentiellement féminin que l'on nommait "les filles" (sans coté péjoratif) avait des salaires assez bas; l'argument de la direction d'alors était que le personnel bénéficiait d'une remise de 15% sur tous les achats effectués au magasin; il y avait aussi des filles qui avaient un mari ou compagnon "aisé" ce qui les incitaient guère à revendiquer pour avoir un peu plus.

Il y avait également parmi le personnel "les hommes de peine" polyvalents suivant les besoins, dans cette catégorie, il y avait un certain nombre de retraités cheminots qui étaient en porte à faux pour revendiquer car ayant déjà une retraite; certains se syndiquaient chez nous tout en ayant leur carte CGT à la SNCF; et prenaient la VO.

Il y avait également deux services annexes, les livraisons et le courtage.
Pour le premier dont je faisais parti en qualité de "chauffeur, livreur, monteur" au début il n'y avait qu'un seul fourgon; mes livraisons s'étendaient sur les deux Savoie, l'Ain et l'Isère.
Il fallait connaître les rues telles qu'Albertville, Moutiers, de l'autre vallée Saint Jean, Modane: en Isère c'était Bourgoin, l'Isle d'Abeau; en haute Savoie c'était Annecy, Rumilly et bien sûr tout le bassin Chambérien.
La nature des livraisons était très variée cela pouvait aller du pot de chambre à la salle à manger, évidemment les meubles étaient à monter a l'étage et dans "l'appart".
Concernant le courtage c'était des personnes appelées "receveurs" qui venaient des quatre départements précités passer commande auprès du magasin, commande qu'ils avaient obtenue lors des prospections à domicile; ils étaient livrés la semaine suivante.

Il y avait aussi du personnel de démonstration pour certaines marques telles que la parfumerie, la lingerie féminine, dans le meuble à l'époque "du "formica".

Ce personnel dit "démonstratrice" était payé par leur marque respective avec un salaire fixe mensuel plus un pourcentage sur les ventes; ce personnel se pliant aux horaires ainsi qu'au règlement intérieur était hors "DF".

Tous ces critères ne favorisaient guère l'action.

Malgré ce handicap, nous avions alors une trentaine de syndiqués, nous diffusions une quinzaine de VO et une quarantaine de journaux "Antoinette" (disparu aujourd'hui faute de lecteurs et lectrices suffisants.).

Le salaire mensuel d'une vendeuse avant 68 tournait autour de 600 francs pour 40 heures plus une prime d'ancienneté (selon); parfois quelques gueltes sur les "nanars" (articles démodés) avec ces salaires de misère il fallait être "pimpante" (1) et souriante, tailleur noir, chemisier ton pastel exigé et bien sûr les jambes gainées de nylon.

Pour mémoire, l'inflation du moment était de 4,5%, (vers les années 80 elle était à deux chiffres) et "l'écureuil" nous gratifiait de 3,5%.

Une fois dépeint le tableau, il faut parler des délégués ; lors des élections il était difficile de présenter des listes entières aussi la plupart figuraient mais ne militaient guère sauf une ou deux ;

De ce fait j'étais l'homme-orchestre, moi Albert ETIENNE élu au DP, CE, CCE et délégué syndical;

Ce fonctionnement irrationnel que je déplorais était réel.

Je me souviens lors d'une grève et manif spécifique « DF » avoir pris un carton sur le trottoir et une copine m'a prêté son rouge à lèvres (rouge baisers…..) pour y inscrire nos revendications.

Le deuxième accroupi à gauche n'est autre qu'Albert Etienne

Donc, à la mi-mai 68, une certaine agitation sociale se faisait jour;

Mais fallait-il démarrer ?

Le déclencheur fut le camarade Robert GIGUET délégué aux Allobroges (décédé depuis) il s'occupait de l'UL de Chambéry.

Il passe chez moi un soir et me dit Albert, presque toutes les "boites" sont en grève il faut démarrer.

Le lendemain matin je rassemble les délégués et d'un commun accord on lance la grève; j'avais peur de subir un échec, mais à force de persuasion les esprits se sont échauffés et la grève générale a démarré.

Pendant quelques jours au sein des Assemblées Générales (sur le trottoir) c'était l'effervescence.

L'encadrement, chefs de rayons, divers responsables avaient pour l'occasion comparé leur feuille de paye; ils étaient furieux car il y avait des disparités importantes : le directeur avait dit à chacun (surtout ne divulguez pas votre salaire aux autres, car vous êtes le mieux payé...)

Certains se sont syndiqués mais ce fut un feu de paille.

Chaque jour je prenais la parole (toujours sur le trottoir) et la grève était reconduite; le directeur d'alors, m'abordait chaque jour en me disant tel magasin a repris, tel autre aussi (il y avait 52 succursales en France) je rétorquais: s'ils sont contents tant mieux, mais nous, nous ne le sommes pas.

Déjà en milieu de semaine, je sentais un tiraillement mais la grève était reconduite.

Arrivé en fin de semaine, ça commençait à se gâter; j'assistais à des crêpages de chignon ; certaines voulaient poursuivre le mouvement, d'autres voulaient reprendre; ça devenait compliqué.

Voyant le mouvement s'effilocher j'ai dit aux copains, il faut savoir arrêter une grève la tête haute.

La proposition patronale était de 15% d'augmentation (sur nos salaires de misères) et les jours de grève payés, sur ce l'on avait signé; mais je sais pertinemment que si on avait tenu encore deux ou trois jours le résultat aurait été plus important mais il fallait tenir compte du rapport de force du moment.

Mais une semaine de grève aux DF c'était inédit.

(1) notre regretté Raymond Rochaix aurait dit: bien "pommadées"....

Albert Etienne LE 6 11 2017

Albert Etienne de nos jours,
toujours vert et présent dans l'activité CGT